

Evelyne Delicourt

A vibrant oil painting of a woman with curly blonde hair, wearing a straw hat with a blue band and a light blue sleeveless dress. She is holding a large, overflowing wicker basket filled with various colorful flowers, including red, yellow, and pink blooms. She stands in a lush garden with a path leading through a field of white and blue flowers. The background is filled with green foliage and a clear blue sky.

**Le jardin
d'Héliotrope**



Evelyne Delicourt

Le jardin d'Héliotrope

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

Couverture réalisée d'après un tableau de Sylva,
artiste peintre Valbonne.

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3544-6

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Chapitre 1

Floriane ouvrit un œil puis l'autre. Elle se pelotonna sous sa couette, ne voulant pas mettre un pied dehors car elle sentait que cette journée ne serait pas facile à vivre. Elle devait aller chercher toutes ses affaires dans l'appartement de son ex-mari, rue de la Faisanderie dans le seizième arrondissement de Paris. Elle s'étira et se décida enfin à sortir du lit. Elle se doucha et choisit avec soin sa tenue. Elle descendit prendre son petit-déjeuner avec Antoine, le propriétaire de l'Héliotrope, magasin d'Antiquité où elle travaillait.

La matinée se passa rapidement, elle cira les meubles, finit le ponçage d'une commode. Elle n'eut même pas le temps de prendre son petit-café habituel. Elle emprunta la camionnette Peugeot de la boutique et partit après le déjeuner vers 13 h 30. Elle passa prendre de l'essence chez son ancien garagiste car la jauge était pratiquement à sec. Elle s'arrêta ensuite à sa banque retirer du coffre les bijoux de sa mère et clore son compte. Elle ne voulait plus rien avoir à faire dans ce quartier. Elle passa le seuil de

l'immeuble vers 15 h. Elle allait prendre l'ascenseur lorsqu'elle entendit Rosita, la gardienne, l'appeler :

– Madame Floriane, Madame Floriane, attendez-moi, je monte avec vous car je dois aller au huitième.

Elle fut contente de revoir Rosita qui faisait le ménage de l'appartement. Elles s'entendaient bien toutes les deux et Rosita l'aimait beaucoup.

– Alors Rosita, comment cela se passe pour vous ?

– Pas très bien La nouvelle madame n'est pas très gentille. Je ne l'aime pas beaucoup et je ne sais pas si je vais rester. Elle me fait toujours des remontrances et elle a un portefeuille à la place du cœur.

Cette phrase fit sourire Floriane mais surtout l'étonna. Rosita, perle rare, travaillait vite et bien. Jamais rien à lui reprocher en 7 années.

Lorsque l'ascenseur s'arrêta, Floriane sentit son cœur battre. Revoir cet appartement lui rappelait trop de mauvais souvenirs. Elle aurait dû ne pas venir et envoyer quelqu'un chercher ses vêtements. Maintenant trop tard pour reculer. À la guerre comme à la guerre !

Rosita sonna. Personne ne répondit.

– Tiens, dit Rosita bizarre, la nouvelle Madame n'est pas sortie pourtant, quand je suis passée en début de matinée apporter le courrier, elle paraissait un peu grippée. Elle m'a dit qu'elle resterait à l'appartement toute la journée. Elle dort peut-être. J'ai mon trousseau de clefs.

Elles constatèrent que la porte n'était pas fermée mais simplement tirée. Elles entrèrent. Floriane nota déjà que l'aspect de l'appartement avait changé. Deux canapés de cuir rouge flamboyant trônaient dans le salon. Des peaux de fausse fourrure zébrées jetées donnaient une impression de nouveaux riches. Quel

goût ! pensa-t-elle. La nouvelle locataire n'avait pas perdu de temps pour mettre son empreinte. Si le reste était aussi vulgaire, cela valait la peine de voir ça.

– Au fait Rosita, quel est le prénom de la nouvelle madame ?

– Martine.

Elle tressaillit car elle détestait vraiment ce prénom. Toutes les Martine croisées dans son existence s'étaient révélées des créatures égoïstes, jalouses et parfois méchantes. Peut-être y avait-il sur terre une Martine sympathique et agréable à vivre, mais elle ne l'avait jamais rencontrée.

– Vous savez où sont mes affaires Rosita ?

– Oui Madame Floriane, elles se trouvent dans le dressing. Elle les a mis en vrac dans des sacs-poubelle. Je voulais les ranger dans vos valises, mais elle m'en a empêché en me disant que je perdais mon temps et que le temps, c'était de l'argent.

Aucun bruit dans l'appartement. Un calme olympien. Floriane hésitait entre l'envie de voir la nouvelle femme d'Eric et la fuite devant l'ennemie. Peut-être dormait-elle ?

Elle se rendit directement dans le dressing tandis que Rosita allait vers la chambre pour savoir si « la madame » avait besoin d'elle avant qu'elle ne commence le repassage.

Quelle pagaille ! Une chatte n'y aurait pas retrouvé ses chatons. Ses vêtements et affaires personnelles avaient été jetés pêle-mêle dans ses affreux sacs gris. Elle trouva enfin son sac à main avec ses cartes de crédit et son chéquier. Elle rangeait ses crèmes, ses produits de beauté, son eau de Toilette préférée, « Quelques Fleurs » d'Houbigan que sa mère lui avait

offerte pour ses 18 ans et qu'elle n'avait jamais plus quitté quand elle entendit un cri guttural. Elle se dirigea vers l'endroit d'où venait ce terrible hurlement, son ancienne chambre à coucher. Elle trouva Rosita criant :

– Madame Floriane, c'est horrible, horrible !

Le spectacle se déroulant devant ses yeux relevait d'une mauvaise série noire. Du sang partout, sur la moquette, le lit. Une véritable boucherie ! Martine gisait ensanglantée, bâillonnée et dénudée sur le lit, les chevilles et les mains ficelées. Encore vivante ou morte ? Floriane ne pouvait répondre à cette question. Essayer de garder son calme, ne rien toucher, appeler un médecin et la police, voilà les indications que son cerveau lui conseillait. Elle lisait beaucoup de romans policiers. Elle tentait de se rappeler ce que Miss Marple ferait à sa place. Le vide, rien ne lui venait sauf une phrase : elle devait agir rapidement. Elle appela aussitôt dans l'ordre son ancien médecin, le commissariat puis Eric à son bureau, il fallait quand même prévenir son pauvre ex-mari.

Son esprit fonctionnait vite. Décidément elle ne pourrait pas récupérer encore ses affaires car l'appartement allait être placé sous séquestre. Elle alla chercher son sac de voyage, le reste, on verrait plus tard. Une autre pensée lui traversa l'esprit, on allait peut-être l'accuser ?

Rosita passait, elle par toutes les couleurs, d'abord livide, rouge, puis verte, elle se rendit enfin dans les toilettes pour rendre son déjeuner.

Le médecin arriva en premier et constata le décès. La police suivit de très près ainsi qu'Eric qui eut une crise de nerf et dû être emmené à la clinique voisine.

Pendant ce temps, Floriane et Rosita réfugiées au fond du salon et assises sur les anciens fauteuils Louis XV en tapisserie n'ayant pas encore été mis au rebus, attendaient patiemment. On leur avait demandé de ne pas quitter les lieux car l'inspecteur qui devait les interroger n'était pas encore arrivé. Floriane essayait de reprendre ses esprits en se demandant si elle ne se trouvait pas dans un sombre cauchemar. Hélas, la réalité dépassait la fiction.

L'appartement fut envahi ensuite par une équipe d'enquêteurs habillés de blanc qui mesura, prit des empreintes, fit des tracés, réalisa de nombreux clichés. Le médecin légiste fixa l'heure de la mort approximativement entre 11 h et 14 h. Puis le corps fut enlevé pour être emporté à la morgue pour l'autopsie.

L'inspecteur Roberto Pasini, bel hidalgo brun italien d'une quarantaine d'années, les yeux vert émeraude, entra dans le salon un gros sandwich jambon-beurre cornichons à la main. Il s'excusa, cela faisait un peu désordre, mais il n'avait pas eu le temps de déjeuner. Il croqua de bon appétit dans son morceau de pain. Une fois son encas avalé, il demanda à Rosita de lui faire un café expresso bien corsé.

Rassasié, il s'approcha de Floriane, prit un fauteuil, lui fit face et commença son interrogatoire. Elle déclina son identité, et l'objet de sa présence dans l'appartement. Il lui demanda son emploi du temps de la journée. Heureusement que ce matin, elle n'avait pas quitté la boutique d'Antoine, qu'elle était passée au garage, à la banque où on la connaissait bien, Rosita confirma leur arrivée ensemble dans l'appartement. Néanmoins, elle sentait que l'Inspecteur Pasini la fixait

d'un drôle d'air. Il lui demanda de venir le lendemain matin au commissariat de l'avenue Victor Hugo pour signer sa déclaration.

Elle pouvait partir. Elle respira de soulagement. Rosita la suivit encore toute tremblotante. Arrivée dans le hall, Floriane lui donna son numéro de téléphone avec l'ordre de ne le donner à personne, même pas à son ex-mari. Rosita la préviendrait quand l'appartement ne serait plus sous séquestre. Elle enverrait alors quelqu'un chercher ses affreux sacs gris.

Elle sortit de l'immeuble. L'air frais lui fit du bien. Son corps ne lui obéissait plus. Elle ne pouvait pas conduire dans cet état. Elle appela Antoine, lui raconta brièvement l'odieux crime, lui donna l'adresse pour qu'il vienne la chercher et ramener la voiture. Elle s'assit sur un banc en face de l'immeuble. En regardant l'entrée, elle se remémora cette journée d'avant Noël qui avait changé le cours de sa vie.

Chapitre 2

En cette fin de samedi après-midi, un vent du Nord glacial soufflait en fortes rafales. De gros nuages gris floconneux annonçaient de la neige. Les passants se pressaient en se bousculant sur les trottoirs, les bras chargés de paquets-cadeaux enrubannés. Floriane avait senti tout à coup une délicieuse odeur de marrons chauds lui rappelant les Noëls de son enfance. En effet à cette période de fêtes, ses parents en faisaient griller sur le feu de la cheminée. Qu'ils paraissaient très loin ces temps heureux !

Elle était arrivée toute frigorifiée devant son immeuble, rue de la Faisanderie. Elle s'était fait la réflexion :

– Je vais enfin pouvoir me réchauffer et me faire mon thé au jasmin, son préféré.

L'ascenseur s'était arrêté au huitième. Elle s'était dirigée vers son appartement et avait mis la clef dans la serrure. Impossible de la faire entrer. Étrange ! Elle avait vérifié le paillason indiquant bien le nom du Bois-Joli. Donc, elle se trouvait bien à son étage. Tout à coup, son œil fut attiré par une nouvelle serrure placée en haut de la porte. En une seconde, elle avait

réalisé l'horreur de la situation. Non, il n'avait pas pu faire cela quand même ! Et pourtant si ! Son ex-mari avait profité de son absence pour faire changer non seulement la serrure principale mais en ajouter une.

Elle venait de divorcer un mois auparavant. L'avant-veille, Eric, l'avait appelée et exhortée à quitter le plus rapidement possible leur appartement dont il était propriétaire. Pourtant, le jour du divorce, il lui avait dit de prendre tout son temps car lui ne savait pas encore s'il voulait y vivre.

Elle n'avait pas compris pourquoi il voulait le reprendre si vite. Elle lui avait expliqué qu'elle désirait encore un peu plus de temps pour retrouver un logement. Elle aimait cet endroit qu'elle avait décoré et elle s'y sentait bien. À la fin de la conversation, il s'était énervé comme jamais et elle avait senti comme une menace dans sa voix.

Elle ne pouvait même pas le joindre car il venait de partir avec sa nouvelle amie aux Maldives pour les fêtes.

Deux phrases leitmotiv avaient résonné alors comme un boomerang dans sa tête. Que faire ? Où aller ?

Elle avait sorti de son sac son carnet d'adresses, l'avait passé en revue et constaté avec désespoir que toutes ses amies et relations étaient parties soit aux sports d'hiver, soit dans leurs maisons de campagne. Personne ne pouvait lui venir en aide, du moins ce soir. Combien lui restait-il en poche ? Elle avait compté sa fortune se montant à un billet de 20 euros et quelques pièces. Aller à l'hôtel, impossible, son portefeuille avec toutes ses cartes de crédit et son chéquier étaient restés dans l'appartement. Récemment, on le lui avait

volé et maintenant elle se méfiait. Elle avait dû refaire toutes ses cartes et ses papiers d'identité. Son visage était devenu livide. Elle ne pouvait pas camper devant la porte de son ex-mari quand même. Cela aurait fait désordre. Elle avait pensé à Rosita, la gardienne, mais le samedi après-midi, elle n'était jamais là.

Fille unique, elle n'avait plus de famille proche. Sa mère était décédée l'année passée et son père cinq ans auparavant.

Elle avait décidé de quitter l'immeuble. À droite ou à gauche ? Elle avait opté pour la gauche, en direction de la place Victor Hugo. Elle s'était laissée glisser dans les mouvements de la foule. Les sapins de Noël décorés et les vitrines achalandées l'avaient laissé de marbre. Elle avait marché, marché au hasard n'ayant pas de but, ni d'endroit où aller. Elle s'était retrouvée sans savoir comment boulevard Saint-Germain. Elle avait commencé à ressentir le froid et la faim. Elle avait regardé sa montre Gucci. Les aiguilles affichaient 7 heures du soir. Elle n'avait pas vu passer le temps. Elle était arrivée sur une petite place accueillante, illuminée par deux réverbères. Elle s'était précipitée sur l'unique banc et s'y était assise, épuisée de fatigue. Elle ne sentait plus son corps, ses pieds gelés, ses mains engourdis de froid malgré ses gants. La neige avait commencé doucement à voltiger. Désespérée, elle avait essayé de réfléchir et de reprendre ses esprits pour savoir comment se sortir de cette situation. Que faire avec 20 euros ? Elle pourrait dans un premier temps se nourrir mais où passer la nuit ? Tout à coup, son regard avait été attiré par une vitrine davantage éclairée que les autres. Elle s'était levée et s'en était approchée. Elle avait aperçu une toile représentant un magnifique jardin.

Au premier plan, des rosiers jaune pourpre et rose écarlate, un buisson de marguerites jaunes se mêlaient à des lupins bleus, des lys de la Madone, des pivoines roses et des héliotropes violets. À l'arrière du tableau, une femme blonde très belle habillée d'une robe couleur lavande tenait un panier de fleurs à la main.

Il lui avait semblé que cette femme lui faisait signe et l'invitait à entrer dans la boutique. Sans savoir comment, elle s'était retrouvée de l'autre côté de la porte et avait ressenti tout de suite une douce et agréable chaleur. Du fond de la pièce, un homme d'une soixantaine d'années, assez grand, les cheveux grisonnants, un visage serein était apparu.

Elle s'était entendu dire :

– Je ne sais pas pourquoi je suis rentrée, mais votre tableau est si fascinant que je n'ai pas pu résister. On dirait que j'ai été envoûtée par lui.

– Oh ! « Le jardin ». Ma femme a peint cette toile, elle aimait tellement les fleurs et la nature. Elle est décédée, il y a un plus de 2 ans. Depuis que j'ai placé ce tableau magique dans ma vitrine, des personnes comme vous entrent de temps en temps sans savoir pourquoi. On dirait qu'elle leur fait signe. Et de plus, elle choisit toujours des gens charmants. Certains m'achètent des objets, d'autres discutent avec moi. Même dans l'autre monde, elle s'occupe encore de moi et ne me laisse pas seul. Je me présente, je m'appelle Antoine et je suis le propriétaire de ce magasin d'antiquité l'Héliotrope. Je viens de mettre de l'eau sur le feu, voulez-vous boire avec moi une tasse de thé et manger un cake fait maison encore chaud qu'une voisine vient juste de m'apporter ?

Elle avait accepté avec soulagement. Se réchauffer, s'alimenter, passer un bon moment avec cet homme qui lui paraissait gentil, un vrai réconfort. Depuis combien de temps, n'avait-elle pas mangé, elle ne savait plus avec cette chienne de journée !

Elle avait repris deux fois du gâteau tout en s'excusant. Antoine l'avait regardée avec bonté. Il lui avait demandé son prénom. Elle se souvenait encore de son expression quand il avait entendu :

– Floriane.

Il s'était écrié : Floriane, le même prénom que ma femme !

D'un seul coup, ses larmes contenues depuis des mois avaient coulé le long de ses joues sans pouvoir s'arrêter. Depuis qu'Eric lui avait annoncé brutalement qu'il ne l'aimait plus, qu'il voulait rompre car il venait de rencontrer une autre femme, elle n'avait pas pu pleurer. Elle ne s'était pas sentie concernée, avait tout accepté et ne s'était même pas battue pour le garder. Et brusquement, elle avait ressenti le vide de sa vie.

Antoine l'avait consolé.

– Laissez sortir votre peine et votre chagrin. Moi aussi, j'ai beaucoup pleuré lorsque j'ai perdu ma Floriane. J'ai cru que je ne m'arrêterai jamais. Aujourd'hui, je vais bien mieux car elle vit toujours avec moi dans mon cœur. Actuellement votre vie vous paraît bien sombre, mais souvenez-vous de cette phrase « après la pluie vient le beau temps ». Et pour les gens qui le veulent, le soleil réapparaît toujours.

Ses pleurs avaient cessé devant tant de gentillesse. Les paroles réconfortantes d'Antoine l'avaient apaisée et consolée. Tout à coup, Il avait regardé sa montre :

– Déjà 21 heures, allez, je vous invite à dîner dans un petit bistro sympathique.

La neige tombait à présent à gros flocons. Heureusement, le restaurant était proche de l'Héliotrope. L'ambiance chaude et feutrée lui avait plu de suite. La patronne et vraisemblablement amie d'Antoine leur avait donné une table près du feu de cheminée. Pour la première fois, elle s'était sentie totalement différente. Avait-elle aimé Eric ou le luxe et la vie facile qu'il lui avait donnés ? Vingt-neuf ans aujourd'hui et rien accompli dans sa vie oisive de femme bourgeoise. Tout cela lui avait sauté brusquement aux yeux. On aurait dit que toutes ces larmes versées avaient commencé à la libérer de son passé.

Ils avaient commandé le plat du jour « un sauté d'agneau » et une bouteille de beaujolais frais. Et entre deux bouchées, se sentant en confiance, elle avait raconté à Antoine son histoire.

Il l'avait écouté attentivement. Quand elle eut terminé, il l'avait regardée avec un grand sourire en lui disant :

– Écoutez, ma petite Floriane, je vous appelle comme cela, vous pourriez être ma fille, ce que je vais vous proposer, ma femme l'aurait fait, j'en suis sûr, je possède un petit appartement inoccupé au-dessus de la boutique. Vous pourriez y rester quelques jours, le temps que votre ex-mari rentre. De plus, vous n'avez peut-être pas vu que mon magasin est sans dessus dessous. Je n'aime pas ranger ni faire le ménage. J'ai trop de travail d'ébénisterie dans mon atelier. Vous pourriez m'aider à tenir le magasin, cirer les meubles, épousseter et vendre, qu'en dites-vous ?

Elle l'avait regardé les yeux éperdus de reconnaissance, en lui répondant simplement :

– Merci Antoine, mon sauveur, je vous remercie du fond de mon cœur et j'accepte avec plaisir.

Chapitre 3

Après cet excellent dîner, tous les deux avaient regagné la boutique et étaient montés à l'appartement, beau trois pièces qu'Antoine se réservait lors de périodes de grand froid ou fatigué, il n'avait pas le courage de rentrer, rue Monge. Des rideaux aux motifs hortensia bleu et vert ainsi qu'un canapé de chintz assorti rendaient le salon accueillant. Cet ensemble raffiné ainsi que la chambre toute tendue d'un tissu rose pâle, avec une coiffeuse et un beau meuble de style Florentin avaient beaucoup plu à Floriane. Tout respirait le beau, le bien-être sans ostentation. Antoine s'était dirigé vers le dressing pour lui apporter des vêtements de sa femme. Il n'avait rien jeté ou donné, il n'avait pas pu.

– Tenez, vous avez à peu près la même taille. Pour quelques jours, cela ira.

Elle l'avait remercié en l'embrassant chaleureusement. Couchée dans un lit ancien, elle s'était blottie dans les draps sentant bon la lavande et s'était endormie très vite.

Le lendemain matin, elle avait été réveillée par une odeur appétissante de café et de croissant chaud.

Antoine lui avait fait la surprise de préparer un délicieux petit-déjeuner qu'ils avaient pris ensemble en devisant comme s'ils s'étaient toujours connus.

– J'ouvre la boutique à 10 heures, vous allez commencer votre première journée de travail.

– Vous allez tout m'expliquer car je n'y connais rien mais j'ai de la bonne volonté avait-elle dit-elle en riant.

Quand elle était entrée dans la pièce, vêtue de l'ensemble noir avec des roses, couleur fuschia, le préféré de sa Floriane, il avait cru avoir une hallucination : la même couleur des cheveux, nielle des blés, cette sveltesse, les yeux bleus, la même forme de visage, on aurait dit la copie conforme de sa femme au même âge. Il avait caché son émotion par cette phrase courte : – Vite au travail.

Et il lui avait indiqué par ordre les tâches à accomplir : ranger les objets, épousseter, cirer les meubles. Lui serait dans son antre, c'est comme cela qu'il appelait son atelier, il devait terminer la restauration urgente d'un secrétaire empire, le client allait passer en fin de soirée.

Elle s'était mise à l'œuvre tout en chantant, ce qu'elle n'avait pas fait depuis une éternité. Elle avait essayé de redonner au magasin de bric et de broc un air plus rangé. Elle avait changé quelques petits meubles de place, un bougeoir en argent sur ce guéridon, une lampe sur cette console et avait trouvé des décorations de Noël dans un carton : des boules rouges dans cette coupelle, une guirlande par ci, des étoiles par là. Elle avait vite créé un joli décor. Elle avait ciré les meubles. Elle travaillait d'arrache-pied quand Antoine était sorti de l'arrière-boutique. Il

n'avait pas reconnu « L'Héliotrope » qui avait pris un air de fête et respirait l'odeur de la propreté. Il l'avait félicitée et lui avait offert un café.

Elle se plaisait ici et se sentait bien avec tous ces meubles du passé. Chacun de ces objets possédait sa propre histoire secrète et comme elle, ils étaient arrivés par hasard à l'Héliotrope.

La première journée était passée très vite, de nombreux clients entraient sans cesse, à la recherche de cadeaux originaux. Elle avait joué son rôle de professionnelle en orientant et en conseillant. Elle s'était rendu compte qu'elle aimait le contact avec la clientèle. Elle hésitait encore avec les prix, mais elle faisait appel au savoir-faire d'Antoine. Le soir, ils avaient compté la recette, 5 200 euros. Pas mal pour une première journée ! Il fallait fêter cet évènement et ils décidèrent de retourner dans leur petit bistro d'hier soir.

Elle s'était couchée, repue de fatigue, mais en accord avec elle-même. Cela faisait une journée qu'elle se trouvait à Héliotrope et elle sentait déjà qu'elle faisait partie du décor et des meubles. Antoine lui avait expliqué pourquoi son magasin s'appelait « Héliotrope ». Sa femme, adorant les héliotropes, fleurs odorantes d'un bleu violacé sentant bon la vanille, avait décidé d'appeler leur boutique de ce nom barbare à ses yeux. Il avait, bien entendu, cédé à ce caprice féminin. L'été, elle en mettait dans les jardinières devant la boutique et Antoine continuait lui aussi de planter ces fleurs devenues à présent l'emblème du magasin.

Le lendemain, veille de Noël, ils avaient fait également une très bonne recette. La sonnette du magasin n'avait cessé de carillonner, un client entrait,

un autre sortait en un va-et-vient incessant. Antoine profitait de sa présence pour se mettre à jour, dans son travail de restauration. Le soir, ils étaient allés à la messe de Minuit à l'Eglise Saint-Sulpice et avaient dîné chez des amis d'Antoine, rue de la Bûcherie. Le lendemain, Antoine en vrai gastronome avait eu le temps de préparer et de cuisiner une excellente dinde fermière et avait acheté chez son pâtissier la traditionnelle bûche de Noël. Alors qu'ils dégustaient un champagne millésimé en apéritif, Antoine lui avait tendu un paquet enrubanné.

– Tenez, Floriane, Joyeux Noël.

Elle fut surprise, étonnée et confuse.

– Mais Antoine, je n'ai pas de cadeau pour vous.

Il l'avait rassuré. Son cadeau à lui, c'était sa présence qui lui permettait de ne pas être seul en ce si beau jour.

Elle avait ouvert son paquet et découvert un superbe livre répertoriant les époques avec tous les styles de meuble. Elle l'avait remercié chaleureusement. Maintenant elle devait apprendre !

Tous les jours, en fin d'après-midi, Antoine lui avait réservé deux heures de cours pour lui enseigner les styles : Renaissance, Louis XIV, Louis XV, Empire, Directoire, et reconnaître les essences des bois, Acajou, Palissandre de Rio, Chêne... Il lui montrait et expliquait le travail de restauration : collage, déplaquage, ponçage, vernissage que l'on pouvait effectuer sur certains meubles. Cela la passionnait. Elle apprenait vite et Antoine était fier de son élève.

Elle s'était rendu compte qu'on était déjà le 15 janvier. Que le temps passait vite ! Il fallait qu'elle

téléphone à Eric certainement revenu des Maldives, pour récupérer ses effets personnels. Avec l'argent gagné, elle s'était racheté de nouveaux vêtements. Mais, elle ne voulait pas laisser rue de la Faisanderie sa garde-robe haute couture ni les quelques souvenirs que ses parents lui avaient laissés. Elle avait pris son courage à deux mains n'ayant pas du tout envie d'entendre la voix odieuse de son ex-mari. Elle l'avait informé de sa requête et il lui avait répondu froidement que ses affaires étaient prêtes et qu'elle pouvait passer quand elle le désirait. Et voilà, aujourd'hui elle se retrouvait là sur ce banc, encore une fois complètement perdue.

Chapitre 4

À cette heure de pointe, trouver un taxi relevait d'une très grande chance. Antoine en eut, une voiture déposait justement un client au coin de sa rue. Lorsqu'il arriva 45 minutes plus tard, il trouva sa Floriane livide. Elle monta dans la voiture comme un automate et resta silencieuse le long du trajet. Antoine respecta son mutisme.

Une fois à l'appartement, il lui ordonna d'aller prendre un bain qui la réchaufferait, la délasserait et la laverait de toute cette horreur. Elle se laissait guider comme un enfant.

Elle alluma les bougies, placées autour de la baignoire et se glissa lentement dans l'eau. Elle essayait d'oublier cette vision atroce du corps mutilé allongé sur son ancien lit. Elle devait penser à des événements plus agréables. Mais lesquels ? Elle n'en voyait aucun pour le moment.

Heureusement Antoine la réconforta une fois de plus.

– Allez, ma petite Floriane, oubliez cet affreux crime, la police va mener une enquête. On saura bien vite qui a tué cette fille. L'essentiel c'est votre alibi,

heureusement que vous êtes passée au garage, à la banque et montée dans l'appartement avec Rosita. Une véritable chance sinon vous seriez peut-être actuellement dans une cellule à vous morfondre. Alors vive la vie !

– Vous avez raison Antoine, j'ai de la chance dans mon malheur, j'aurais pu être inculpée. Alors, on l'ouvre cette bouteille de Bordeaux !

Enfin il la retrouvait battante. Mais les évènements allaient trop vite pour tous les deux.

Le soir, elle se mit au lit fourbue, comme si un rouleau compresseur lui était passé sur le corps. Elle avait mal partout. Ses muscles ressemblaient à des contractures dures comme du béton. Elle dormit mal, rêva de sang, d'orgies, de crime et même de diable. Un homme qu'elle ne connaissait pas, le visage taillé en lame de couteau, le regard haineux, vêtu d'une cape noire se dirigeait droit vers elle, un couteau à la main. Il avançait de plus en plus vite. Elle essayait de se sauver en courant. Tout à coup, elle vit qu'elle arrivait dans une impasse... prise au piège... il allait la tuer. Elle hurla. Elle sentit qu'on la secouait !

Antoine essayait de la calmer doucement.

– Réveillez-vous Floriane, Vous avez fait un mauvais rêve, il est déjà 9 heures, vous avez rendez-vous à 10 h 30 au commissariat. Je vous ai laissé dormir le plus longtemps possible.

– Vous avez bien fait Antoine, on allait me tuer dans mon rêve ! Ouf ! Vous êtes encore arrivé à temps !

Elle se leva pas vraiment en grande forme. Une douche chaude et un café fort la remettraient d'aplomb !

Surtout qu'elle devait encore affronter ce commissaire de malheur !

Elle prit un taxi et se rendit avenue Victor Hugo. Roberto Pasini n'était pas encore arrivé.

On la conduisit dans la salle d'attente qui sentait la fumée et une odeur de renfermé. Le commissaire arriva tranquillement vers 10 h 45 un pain au chocolat à la main et la fit aussitôt rentrer dans son bureau, vrai capharnaüm. Il ne devait certainement pas connaître le mot rangement. Elle fit sa déposition en relatant mot pour mot son histoire et la découverte du cadavre. Elle rappela son alibi. Il essaya de la déstabiliser en lui posant des questions pièges, mais elle faisait toujours les mêmes réponses. Elle ne connaissait pas Martine, ne l'avait jamais vue jusqu'à hier après-midi. Et encore quelle rencontre ! Certes elle connaissait son existence puisque qu'Eric et elle avaient divorcé. Mais cela s'arrêtait là. Non, elle n'était pas retournée à l'appartement, ne possédait plus les clefs et ne savait pas crocheter une serrure. Elle sentait le regard soupçonneux de Pasini se poser sur elle.

Enfin elle signa sa déposition et quitta le commissariat, soulagée. En face, se trouvait un bar, elle y entra, s'assit à une table et commanda un expresso bien serré qui la revigora. Elle reprit un taxi et rentra à la boutique où Antoine l'attendait inquiet. Floriane si fragile en ce moment représentait pour ce commissaire la coupable parfaite.

Ils déjeunèrent d'un repas frugal. Heureusement que le travail existait comme exutoire. Floriane s'y jeta à corps perdu. Elle ponça, décapa. Il fallait qu'elle se libère de toutes ses angoisses et tensions.

Antoine alla acheter le journal, on y relatait le crime odieux de la rue de la Faisanderie, mais on ne faisait pas mention de sa protégée ! Ouf. Il cacha le journal, pas la peine de lui rappeler encore ce mauvais souvenir.

On en parla également au journal télévisé de 20 h mais elle préparait le repas dans la cuisine à ce moment-là.

Le lendemain matin, l'inspecteur Pasini se présenta à l'Héliotrope et interrogea Antoine qui lui confirma la présence de Floriane toute la matinée. Il lui donna même les noms des clients et de certains amis qui pourraient corroborer ses dires.

Cinq semaines se passèrent. Chacun reprenait et retrouvait ses occupations comme un vieux couple, elle dans le magasin et lui dans l'arrière-boutique. L'ouvrage ne manquait pas. Depuis son arrivée, Antoine constatait que la clientèle d'Héliotrope augmentait chaque jour. Sa gentillesse, sa disponibilité, et les conseils qu'elle donnait en faisaient de nombreux adeptes.

Un jeudi, en fin de matinée, le téléphone sonna, Floriane alla décrocher, Rosita lui annonçait qu'elle avait reçu une lettre recommandée. Comme elle savait que Floriane ne désirait pas venir la chercher, elle lui proposa que son mari Eusébio, chauffeur de taxi aille la lui déposer. Elle lui confirma également que l'appartement se trouvait toujours sous séquestre, il y avait toujours un va et vient incessant de la police. Elle ne pouvait même plus faire son ménage tranquillement !

Dans l'après-midi, Eusébio lui apporta comme promis la lettre. À la fois intriguée et inquiète, elle

l'examinait sous toutes les coutures n'osant la décacheter. Généralement, un recommandé n'apprenait jamais de bonnes nouvelles. Elle se souvenait de celui de son divorce ! Ce pli venait de Montpellier et était adressé au nom de Floriane du Bois-Joli, mais curieusement son nom de jeune fille Laménais de Brignac se trouvait également mentionné. Allez, il fallait se jeter à l'eau ! Elle ouvrit l'enveloppe, sortit le feuillet qu'elle commença à lire avec stupéfaction !

Chapitre 5

Pour le commissaire principal Durentin, l'enquête de la rue de la Faisanderie n'avancait pas assez vite. Monsieur le Sénateur du Bois-Joli, père d'Eric l'appelait presque tous les jours. Cela retentissait sur le moral de l'inspecteur Pasini qui du coup, harcelé par son supérieur, n'éprouvait plus de joie délectable devant un bon plat. Il paraissait au bord de la déprime.

Martine Robinot, la victime et compagne d'Eric avait été assassinée de 26 coups de couteaux donnés sauvagement. De plus, l'autopsie avait révélé une grossesse de trois mois.

L'alibi d'Eric tenait la route, car toute la matinée, il avait animé de 9 h à 13 h une réunion à la Défense. Ensuite il avait déjeuné avec son collaborateur à la Pizza Venezia à Neuilly-sur-Seine.

Floriane avait elle aussi un très bon alibi. Il ne la voyait pas quand même asséner 26 coups de couteaux à cette pauvre Martine. Bien qu'au départ, il l'ait fortement soupçonnée. Il éprouvait pour elle une sensation étrange. Il ne savait pas comment l'analyser. Il suivait ses intuitions. La concierge

Rosita, non plus, bien qu'elle ne portât pas la nouvelle madame dans son cœur, ne semblait pas une meurtrière. Tous les locataires avaient été interrogés. Aucune personne inconnue ou suspecte n'avait été remarquée ni vue dans l'ascenseur ou dans l'immeuble le jour de l'assassinat. Autre question qui tourmentait Roberto : comment le meurtrier s'était-il introduit dans l'appartement. Aucune effraction. Martine le ou la connaissait-elle ? Aucune autre empreinte, excepté ceux des familiers de l'appartement, Eric, Floriane, Rosita, Martine.

Il avait également passé au peigne fin le passé de Martine Robinot, âgée de 25 ans secrétaire de direction intérimaire. Avant de rencontrer Eric, elle avait fréquenté pendant trois ans Yvan Duclos, ingénieur, qui l'avait quittée à cause de son horrible caractère. Il ne supportait plus ses jérémiades ni sa mauvaise humeur. De plus le jour de sa mort, il se trouvait à Vence pour préparer un rallye moto. Rien de ce côté-là.

Martine avait remplacé la secrétaire d'Eric, malade, six mois auparavant. Et c'était sans doute pendant cette période, qu'elle l'avait attiré dans ses filets. Sa famille originaire de Compiègne ne savait rien de plus de ses fréquentations. Elle ne paraissait pas avoir beaucoup d'amies ni de relations.

Le pauvre inspecteur tournait en rond et ne savait plus à quel saint se vouer. Il essayait de faire marcher ses cellules grises mais se retrouvait sans cesse dans une impasse. Soudain, son intuition lui conseilla de retourner rue de la Faisanderie. Et il avait totalement confiance en cette petite voix intérieure qui le guidait très fréquemment.

L'appartement se trouvait dans un grand désordre. Il se dirigea vers la chambre, lieu du meurtre. Il aéra car une odeur désagréable persistait. Il en fit le tour en regardant attentivement tous les objets. Un meuble peint en vert tendre attira son regard. Il s'en approcha, le fouilla et remarqua qu'une encoche résistait. Il tira, un petit carnet noir tomba. Il l'ouvrit et constata que c'était le journal de Martine Robinot. Il le mit dans sa poche et sortit rapidement de cet appartement malsain.

Il remonta dans sa Ford Fiesta rouge et rentra au commissariat. Il s'enferma dans son bureau et commença à lire cette écriture enfantine. Ce qu'il lisait ne lui faisait pas porter Martine Robinot dans son cœur. Une vraie arriviste. Elle n'aimait pas Eric, mais désirait une vie plus facile sans travailler et elle le disait sans fioriture. Eric, riche et séduisant, avait un nom noble et elle se voyait bien porter le nom de Martine du Bois-Joli. Elle avait décidé de le séduire par tous les moyens et bien sûr était arrivée à ses fins. Elle avait su prouver à Eric qu'elle correspondait à la femme idéale et que Floriane n'était plus digne de lui. Il devait choisir, elle ou Floriane. Tous deux vivraient un amour idyllique et romantique ! Elle le lui promettait. Eric, pris dans sa toile d'araignée, avait tout gobé comme un jeune homme et avait divorcé. Elle avait poussé également Eric à récupérer l'appartement le plus rapidement possible. Son cousin serrurier, Léon avait d'ailleurs changé la serrure principale et en avait rajouté une autre le samedi en début d'après-midi, avant-veille de Noël, attendant la sortie de Floriane. Machiavel à côté était un saint !

Eric l'avait emmenée aux Maldives où ils avaient passé un séjour de rêve dans un hôtel de luxe. Baignades, bronzage, nuits d'amour, le nirvana !

Elle avait pris ses quartiers immédiatement rue de la Faisanderie, quittant un studio de 25 m² métro Gambetta pour un 200 m² dans le seizième arrondissement. Elle ne perdait pas au change. Les problèmes avaient commencé quand elle s'était attaquée au décor de l'appartement. Leur première querelle d'amoureux ! Eric ne supportait pas les deux canapés en cuir rouge qu'elle s'était empressée d'acheter. Cela s'était arrangé sur ce même canapé et Eric avait consenti à les garder. Autre nouvelle qu'elle confiait à ses feuilles de papier, elle était enceinte mais n'avait nullement l'intention de garder cet enfant. Un bébé braillait tout le temps et elle n'était pas encore prête. Elle allait se faire avorter.

Le journal s'arrêtait là. Pasini, frustré n'avait pas appris grand chose.

Un petit agenda se trouvait dans le carnet. Il constata qu'elle n'avait pas beaucoup de rendez-vous et même pas du tout. À la date de son décès, le 26 janvier, il vit un nom noté : Pierre ? Un ex-amant ? un ami ? un membre de la famille ? Ce carnet ne possédait pas de répertoire téléphonique. Il ne pouvait pas donc vérifier si ce prénom correspondait à un numéro de téléphone. Pierre. Il y en avait des millions ! Une aiguille dans une botte de foin !

Il en était là de ses réflexions quand le téléphone sonna. Il décrocha. Eric du Bois-Joli voulait savoir quand il pourrait réintégrer son appartement. Il lui parla du prénom Pierre. Non, Eric ne connaissait pas de Pierre. Il n'avait d'ailleurs jamais rencontré aucun des amis de Martine. Pasini, en vrai gentleman passa sous silence l'existence du carnet noir. Il voulait lui laisser ses illusions. Il lui confirma que l'appartement

serait levé de séquestre le lendemain et qu'il pourrait y retourner aussitôt.

Pourtant dans la tête de Roberto, un prénom revenait. Celui de Floriane.

Il décida de l'appeler au magasin où elle travaillait. Un répondeur lui indiqua que le magasin d'Antiquités Hélotrope était fermé.

Avec la découverte de ce carnet, son moral revenait peu à peu et Il décida d'aller manger un couscous royal chez un de ses amis restaurateur, rue Quincampoix.

Chapitre 6

Mais non, cette lettre ne s'adressait pas à elle. Floriane n'en croyait pas ses yeux. Elle la relut attentivement. Pourtant, l'en-tête portait bien son nom de femme mariée ainsi que celui de jeune-fille, il n'y avait aucun doute. Elle appela Antoine, qui arriva tout couvert de copeaux.

– Que se passe-t-il de si urgent ?

– Tenez Antoine, lisez ! Je rêve. Il se passe toujours quelque chose dans ma vie, comme aux Galeries Lafayette. Mais j'aimerais que l'on m'oublie un peu en ce moment.

Antoine prit la page et la parcourut avec la plus grande attention. Ce document lui apprenait que le frère de son père, François était décédé, deux mois auparavant, d'un accident d'avion. Il ne s'était jamais marié et n'ayant pas d'autre famille, elle se trouvait seule héritière. Elle ne connaissait même pas l'existence de cet oncle. En effet, son père Charles avait quitté le domaine familial à l'âge de 20 ans en claquant la porte et en jurant qu'il ne voulait plus entendre parler de cette famille. Il avait tenu parole. Elle connaissait par ouïe dire l'existence de ce

domaine situé à Alignan-du-Vent dans l'Hérault, elle en avait même vu quelques photos. Mais elle ne savait pas l'origine de cette brouille. Tout était tenu secret dans cette famille languedocienne. Ses parents n'y avaient jamais fait allusion du moins en sa présence. Et maintenant, ce domaine de 90 hectares de vignes lui revenait.

La lettre du notaire lui proposait de prendre rendez-vous le plus rapidement possible pour régler la succession.

Elle s'assit sur un fauteuil Voltaire qu'Antoine venait de restaurer. Alors qu'elle commençait après cet horrible crime à reprendre une certaine stabilité, on lui offrait cet héritage. De plus elle ne connaissait rien du tout à la terre ni à la vigne.

Mais Antoine analysait vite la situation :

– Voyons Floriane, plutôt une excellente nouvelle. Vous allez pouvoir vivre au soleil dans un beau domaine au milieu des vignes. Actuellement vous n'aviez plus de but dans votre vie, plus rien à vous raccrocher. Vous avez le choix de pouvoir conserver et cultiver la terre de vos ancêtres. Réfléchissez ! Vous avez bien commencé à apprendre le métier d'antiquaire et d'ébéniste, vous allez certainement vous passionner pour le travail de la vigne. Vous êtes une battante, je vous connais bien maintenant !

– Mais Antoine, je me trouve bien ici à l'Héliotrope. Pour la première fois, je fais un travail qui me plaît, j'aime bien cet endroit avec ces vieux meubles, ces jolis objets du temps passé et puis surtout j'ai retrouvé en vous un peu de mon père. Vous êtes actuellement ma seule famille et pour rien au monde, je n'ai envie de vous quitter.

Entre eux, une osmose et une tendre complicité les avaient réunis. Ils riaient de tout, aimaient les beaux objets et la bonne chère. De vrais épicuriens !

Antoine savait qu'elle avait raison. Il lui avait donné un toit et redonné le goût à la vie. Mais il sentait qu'elle devait poursuivre son destin et que l'Héliotrope n'en faisait pas partie. Elle devait sauter sur cette occasion. Il allait l'aider une nouvelle fois.

– Vous allez prendre rendez-vous chez le notaire et promis, je vais vous y accompagner. Comme cela j'irai voir ce fameux domaine familial. Il y a peut-être du bon vin à boire. De plus, j'ai un excellent ami, antiquaire à Saint-Saturnin. Nous descendrons chez lui. Il sera très content de nous voir. À chaque fois qu'il vient à Paris, il insiste toujours pour que je vienne y passer quelques jours. Je vais l'appeler et vous, vous occuperez des billets d'avion. Faites une réservation également chez Hertz pour louer une voiture.

Je vais fermer l'Héliotrope et nous allons prendre des vacances bien méritées.

Aussitôt elle prit contact avec Maître François-Robert Salmann le notaire de Montpellier qui lui fixa rendez-vous le lundi après-midi suivant à 15 h. Elle appela également Air France pour réserver deux places sur un vol du dimanche matin et loua une voiture. Tout cela en 30 minutes qui allaient certainement changer le cours de sa vie.

Antoine, de son côté contacta son ami qui fut ravi de les recevoir.

Les trois jours avant le départ filèrent très vite. Antoine voulait finir son travail d'ébénisterie et travaillait 14 heures par jour. Floriane aidait, préparait

les repas. Elle n'avait pas vraiment le temps de penser.

Le soir dans son lit, bien épuisée, elle essayait de s'imaginer en vigneronne et propriétaire du terroir familial. Elle n'y arrivait pas. Cela lui semblait trop irréel. Pourrait-elle gérer un tel domaine ? Combien 90 ha de vigne faisait-il de bouteilles ? Un mystère ? Comment faisait-on du vin ? Des questions pratiques et utiles fusaient dans sa tête, mais elle ne pouvait encore y donner des réponses.

Le dimanche matin arriva vite. Un taxi les emmena à Orly Ouest et le vol se déroula sans problème. Pour une fois l'avion partit et arriva à l'heure. Un temps de printemps avec un soleil déjà chaud les surprit agréablement. Ils avaient quitté Paris sous une bruine légère. Ils prirent la direction de Saint-Saturnin, joli village de l'Hérault. Floriane remarqua les premières tulipes et jonquilles égayant les cours des maisons. Elle ne connaissait pas du tout cette région. Ses parents l'avaient occultée car ils passaient toujours leurs vacances à Dinard. Une fois mariée, elle allait tous les ans avec Eric à Arcachon où sa belle-famille possédait une villa parmi les pins. Elle regardait autour d'elle ce paysage languedocien avec ses pins parasols, ses oliviers et ses cyprès. Elle essayait d'analyser ses émotions. Le paysage lui paraissait plutôt accueillant. Elle en était là de ses réflexions quand Antoine passa un portail ouvert. Un chemin les emmena jusqu'à une bastide ou un gazon parsemé de jacinthes bleues, blanches et de tulipes roses faisait ressortir des parterres de renoncules jaunes. Une vraie féerie pour les yeux ! Victor et sa chienne Isis les attendaient sur le perron. Il leur fit visiter sa maison. Le fleuron de sa collection, un secrétaire en citronnier

ayant appartenu à Marie-Antoinette impressionna Floriane. Elle l'imaginait faisant sa correspondance. Elle se sentait en harmonie avec cette demeure accueillante. Son arrivée dans le pays languedocien s'annonçait sous de bons augures. Victor leur proposa de passer à table pour goûter la cuisine de terroir que sa gouvernante Madeleine leur avait mijoté en n'oubliant pas l'excellent cru de Saint-Saturnin qu'il voulait leur faire découvrir.

Chapitre 7

Victor et Antoine avaient quitté la maison de très bonne heure pour se rendre à une vente aux enchères d'Antiquités à Béziers. Floriane avait préféré faire une grasse matinée. Elle décida de se lever enfin.

Un bouquet séché de lavande, de roses donnait à sa chambre, tendue de tissu damassé jaune une senteur provençale. Elle tira les doubles rideaux assortis au tissu du couvre-lit, ouvrit la fenêtre donnant sur les premiers contreforts des Causses et respira l'air frais printanier. Elle descendit prendre son petit-déjeuner. Madeleine lui avait préparé une brioche avec de la confiture d'abricot et un pot de café bien fumant. Après cet encas revigorant, elle décida de faire une longue promenade dans le parc.

Cheminant dans les allées bien entretenues, elle essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Allait-elle accepter cet héritage ?

Une voiture bleue passa le portail. Victor et Antoine en descendirent les bras chargés d'objets. Floriane se dirigea vers eux et examina leurs acquisitions avec un œil de connaisseur. Cela fit sourire Victor qui félicita Antoine de sa recrue. On passa de bonne heure à table

car elle devait être chez Maître François-Robert Salmann à 15 heures. Seuls les hommes firent honneur à ce succulent repas. Floriane ne pouvait rien avaler. Elle grappillait et pluxinait dans son assiette. Elle s'excusa auprès de Madeleine qui comprenait l'anxiété de son invitée. Ce soir, elle aurait certainement meilleur appétit. Ils prirent la route de Montpellier vers 13 h 30 car aux dires de Victor, la circulation était aussi difficile qu'à Paris. Victor donna un plan à Antoine car Montpellier ressemblait à un vrai labyrinthe avec tous ses sens interdits, uniques et giratoires et les travaux du tramway. Le 9 rue de la Monnaie se situait en plein centre ville. Ils quittèrent la maison de Victor et arrivèrent vers 14 h 30 sans s'être perdus.

Ils trouvèrent de suite une place pour garer la voiture. En avance, Ils se baladèrent dans les rues piétonnes voisines. Tous deux marchaient, sans remarquer ni la belle architecture ni la sérénité de certains vieux immeubles. Enfin l'heure du rendez-vous arriva. Ils arrivèrent à l'étude située sur une petite place ancienne à l'angle de la rue Fabre et de la rue de la Monnaie. Une secrétaire les fit entrer dans une salle d'attente où ils prirent place sur un canapé bleu outre-mer. Des tableaux abstraits très colorés et des plantes vertes en faisaient un ensemble gai et enjoué pensa Floriane. Maître François-Robert Salmann vint les chercher pour les conduire à son bureau, meublé plus austèrement. Celui-ci, bel homme d'une quarantaine d'années, les tempes légèrement grisonnantes lui donnant un charme fou, des yeux vert jade, et une voix très grave, impressionna Floriane. Elle lui présenta Antoine comme un très bon ami et lui demanda s'il pouvait

assister à l'entretien. Il accepta. Il prit son dossier et commença la lecture du testament. Il lui confirma que François, son oncle était décédé dans un accident d'avion, un soir d'orage où il se rendait à Ajaccio. Un Cessna, piloté par Michel, l'un de ses amis s'était écrasé dans un champ et l'on n'avait retrouvé aucun survivant. Elle restait unique héritière car François ne s'étant pas marié n'avait aucun descendant. Le domaine familial consistait en une maison de maître avec des dépendances, un parc de 2 ha et 90 ha de vignobles. Depuis deux ans, François s'était détaché du travail de la vigne et de la terre. En banque, il ne restait pour ainsi dire aucune liquidité. Maître Salmann dressait la situation un peu noire, mais il connaissait bien cette famille, car son père avait été un très proche ami de François. Il examinait Floriane et essayait de lire dans ses pensées.

Il la trouvait particulièrement attirante. Elle ressemblait à la fois à une femme fragile, mais il sentait une grande force de caractère. Allait-elle accepter cet héritage et ce challenge ? Vivre à la campagne, dans un milieu inconnu ? Il leur proposa de visiter le domaine le lendemain après-midi. Tous deux quittèrent l'étude, à la fois soulagés, mais perplexes. Dans la voiture, personne ne parlait. Antoine se concentrait sur la conduite et les panneaux de signalisation et Floriane, perdue dans ses pensées, essayait de prendre une décision mais son esprit n'y parvenait pas. Ils arrivèrent en fin d'après-midi à Saint-Saturnin. Madeleine les guida vers le bureau de Victor qui faisait sa comptabilité avec son ami, expert-comptable, Jean-Denis Lafaurie, homme brun basané et moustachu.

Victor proposa à l'assemblée de passer au salon pour prendre l'apéritif. Floriane leur expliqua son hésitation à accepter cet héritage. De toute façon, elle ne pouvait prendre aucune décision sans avoir vu le domaine familial. Sur ces entrefaites, Françoise, épouse de Jean-Denis, femme blonde d'une grande classe fit son entrée dans le salon. Victor les avait invités à dîner. Madeleine s'était surpassée, Floriane affamée avait honoré ce repas de fête composé d'un immense plateau d'huîtres de Bouzigues, d'un gigot d'agneau, haricots verts et d'une bonne tarte aux poires et frangipane, accompagné d'excellents vins du Languedoc. Elle bavarda beaucoup avec Françoise et toutes deux se trouvèrent beaucoup de points communs. Décidément, cette région et ces habitants lui plaisaient de plus en plus. Ce soir, grâce au bon cru de Saint-Saturnin, elle se sentait plus sûre d'elle-même. Elle se coucha confiante. Demain serait un autre jour.

Chapitre 8

Le lendemain, pour détendre une atmosphère pesante, Victor leur proposa de leur faire découvrir le site de Saint-Guilhem-le-Désert. En ce mardi matin, les ruelles anciennes et sinueuses, désertées par la cohorte de touristes respiraient la sérénité et la tranquillité. Victor jouait le guide et leur conta l'histoire de ce village. « Guilhem, un des plus vaillants lieutenants de Charlemagne eut l'idée d'établir un monastère dans cet endroit complètement isolé à l'entrée des gorges sauvages. Après sa mort le monastère devint un lieu important de pèlerinage. »

Aujourd'hui, Saint-Guilhem est toujours une halte pour les pèlerins qui se dirigent vers Saint-Jacques de Compostelle.

Floriane et Antoine trouvèrent ce village d'une authenticité réelle. Ils montèrent jusqu'à l'église abbatiale. Croyante mais non-pratiquante, elle aimait l'atmosphère religieuse. Elle demanda à ses guides de la conseiller, de la diriger dans sa décision. Intuitive, elle croyait à des aides de l'au-delà. La preuve, la femme d'Antoine lui avait fait un signe et l'avait aidée en la faisant entrer à Héliotrope, au moment de

sa vie où elle se sentait complètement seule et perdue. Elle alluma un cierge dont la flamme auréolée d'un jaune d'or se dressa droite vers le ciel. À cet instant, un chant grégorien s'éleva de la petite chapelle. Elle écouta attentivement ces voix magnifiques qui la firent frissonner. Elle se sentait hors du temps. Ils sortirent de l'église et se retrouvèrent sur une belle place où ils prirent un café à l'ombre d'un immense platane centenaire. Ils quittèrent à regret ce lieu enchanteur d'un autre monde. Il fallait retourner à Saint-Saturnin déjeuner rapidement et gagner Alignan-du-Vent. Antoine et Floriane demandèrent à Victor de les accompagner à ce rendez-vous. L'avis d'une troisième personne ne serait pas du superflu. Chacun aurait sa vision. Ils prirent la voiture de Victor, quittèrent la route de Roujan et empreintèrent une petite départementale en direction d'Alignan-du-Vent. Floriane aperçut la première le panneau indiquant le domaine Laménais de Brignac. Son cœur battit à la chamade. Voir son nom la troubla, mais elle ressentit à la fois un sentiment de fierté.

Un chemin empierré et bordé de platanes menait à la demeure. De grands cyprès mêlés de pins parasols entouraient la propriété. Maître Salmann les attendait dans la cour pavée fumant une cigarette. Floriane regardait à droite, à gauche, les yeux complètement écarquillés. Une émotion intense la submergea. Fouler les mêmes pavés que son père la remplissait à la fois de tristesse et de bonheur. Elle pensait beaucoup à lui en ce moment. Elle aurait aimé qu'il soit à ses côtés et lui demanda de l'aider à prendre sa décision. Maître Salmann leur fit d'abord visiter les dépendances, la grande remise, l'immense cave avec de très nombreuses bouteilles et les différents chais.

Victor regardait, prenait des notes sur son petit carnet, Antoine lui posait des questions pratiques au notaire. Qui s'occupait et entretenait actuellement les vignes ? Actuellement, le métayer Louis Talmont qui dirigeait le domaine se trouvait à l'hôpital, depuis trois semaines où il se remettait difficilement d'un accident de tracteur. Mais son fils Guy le remplaçait. Ils visitèrent le parc totalement abandonné à la nature. Les arbres étouffaient sous le lierre et les lianes. Les orties, les ronciers, les herbes folles avaient pris le pas sur toute l'ancienne végétation.

Floriane fut séduite par un jardin en jachère descendant en terrasses sur un petit ru. On arriva à la maison de maître. Les escaliers en très mauvais états, les volets délabrés, une toiture détériorée, donnaient à cet ensemble un air de maison abandonnée. On sentait que tout était laissé à vau l'eau. François n'avait pas fait de travaux d'entretien depuis plusieurs années. Selon Maître Salmann, il n'habitait plus la propriété depuis 2 ans. Il résidait chez une amie à Montpellier. L'intérieur ressemblait à l'extérieur. Des meubles abîmés, un pavé pas entretenu, de la poussière, des toiles d'araignées, une cuisine d'un âge arriéré avec un vieux poêle à charbon, un frigidaire antique, un évier en grès d'un autre temps. Floriane ouvrait placards, armoires, bahuts. Elle monta à l'étage, visita les chambres aux papiers peints surannés. Son œil de professionnel remarqua de très beaux lits anciens languedociens et quelques belles armoires. Elle tomba sur une porte fermée à clef. Elle essaya de l'ouvrir. Impossible. Elle appela Maître Salmann resté à répondre aux questions de Victor et d'Antoine. Tous trois montèrent à l'étage. Victor, en bon bricoleur, sortit

par miracle de son sac un tournevis et ouvrit sans problème cette porte. Tout le monde le compara à Arsène Lupin, le gentilhomme cambrioleur. Elle rentra la première dans une pièce très éclairée avec deux grandes fenêtres et se trouva nez à nez avec le portrait de son père à l'âge de 20 ans, placé au-dessus du lit. Elle comprit que c'était sa chambre gardée en l'état. Des livres poussiéreux sur le bureau ainsi qu'une maquette d'avion non terminée attendaient toujours le retour de Charles. Son père avait toujours gardé cette passion de modélisme. Il appartenait à un club et souvent le samedi après-midi, il amenait Floriane faire voler ses avions. Enfant, elle attendait avec une grande impatience ces jours de bonheur. Son regard se voila de larmes. Elle se tourna aussitôt vers une des fenêtres car elle ne voulait pas que l'on s'aperçoive de son émotion ni de son chagrin. Elle continua la visite. Du grenier à la cave, mon Dieu, que de travaux à faire ! Elle refit le tour de la maison encore une fois pour savoir si elle avait fait le bon choix.

Avant de quitter le domaine, elle promit au notaire de lui donner une réponse le lendemain dans la journée. Il la regarda attentivement et sentit qu'elle avait déjà fait son choix mais lequel ? En son for intérieur, il souhaitait qu'elle garde cette terre familiale et reste ainsi dans la région mais il savait que pour une novice, ce serait une dure bataille de remettre en état un domaine vinicole pratiquement abandonné. Tandis que la grille rouillée se refermait lentement, une ombre vêtue de noir se faufila derrière un cyprès, regardant d'un œil menaçant les voitures s'éloigner.